

DOMINATION patriarcale

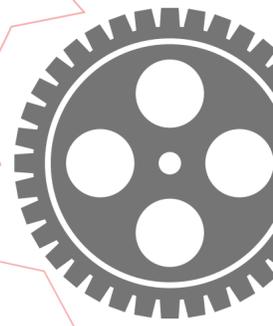
En 2021, en Belgique, les femmes gagnaient 5% de moins que les hommes¹. Dans un couple hétérosexuel, les femmes consacrent en moyenne 2 fois plus de temps aux tâches ménagères que leurs compagnons². En janvier 2023, on décompte seulement 26,5% de femmes parlementaires dans le monde, 11,3% des pays ont une femme cheffe d'État et 9,8% de pays ont une femme à la tête du gouvernement³. Toutes les femmes belges subissent le harcèlement de rue, un enfer quotidien pour les citadines. En 2021, environ 45 000 femmes et filles dans le monde ont été tuées par leur conjoint ou des membres de leur famille. Plus de 5 femmes tuées toutes les heures. 45 000 féminicides⁴.

Ces quelques chiffres sont la cause, la conséquence et un révélateur imparfait de la domination patriarcale qui continue à largement structurer nos sociétés, et, par la même, nos représentations du monde et la manière dont nous construisons nos rapports aux autres. Un patriarcat qui peut être défini comme « la manifestation et l'institution de la domination masculine sur les femmes et les enfants dans la famille et l'extension de cette domination sur les femmes dans la société en général »⁵. Le masculin y est le supérieur et l'universel. Mais pas n'importe quelle masculinité ! Celle, stéréotypée et virile, dont l'archétype serait la figure de l'homme blanc, cisgenre, hétérosexuel, riche et valide.

Cette domination justifierait l'appropriation du corps des femmes, des enfants, et l'emprise sur l'ensemble du vivant. Une domination qui construit sa légitimité au travers d'un ensemble de pratiques visant à naturaliser des constructions sociales érigées en normes et d'une exclusion violente de ceux et des conceptions qui n'entreraient pas dans ses cages. Le patriarcat, fondé sur une matrice binaire qui délégitime tout ce qui est associé au féminin, se maintient ainsi grâce à ce que l'historienne Christelle Taraud appelle le *continuum féminicide* qui « articule, de la naissance à la mort, toutes les violences faites aux femmes, prenant des formes plus ou moins subtiles et variant selon les sociétés. On peut citer entre autres les traitements différenciés dans les langues – « le masculin l'emporte sur le féminin » –, dans l'éducation, dans les systèmes politiques et religieux, les discriminations économiques, l'humour sexiste, le harcèlement sexuel dans les espaces publics, les insultes, les coups, les mutilations corporelles et sexuelles, les mariages précoces ou forcés, les maternités obligatoires, les avortements et stérilisations forcées, les foeticides et infanticides au féminin, la contrainte à l'hétérosexualité et la lesbophobie, l'esclavage sexuel, les abus et crimes sexuels, les viols, les assassinats... »⁶

« EPILE-TOI, LIPOSUCE-TOI ET SOURIS ! »

L'univers médiatique participe à perpétuer certaines visions du monde autant qu'il participe à le transformer. Ainsi, la publicité, le cinéma, les jeux vidéo, les bandes dessinées correspondent et entretiennent les règles du système patriarcal. Un univers codifié et organisé pour répondre aux supposées attentes de l'homme blanc hétérosexuel, souvent afin de faire vendre. Dans cet univers, les femmes sont fréquemment présentées de manière hypersexualisée ou « découpée » pour en présenter les parties les plus « intéressantes ». Au cinéma, elles sont cantonnées dans de seconds rôles, où elles n'ont parfois ni nom, ni répliques, réduites à de simples « cautions nichons ». Dans la publicité, les femmes nues aux corps « parfaits » font vendre aussi bien des savons douches et du parfum que des voitures et de la mousse à raser. Cette hypersexualisation de la femme la réduit à un simple corps sans cerveau, un objet de désir qui suscite l'envie de possession. Pour les femmes, ce sont des injonctions permanentes. Être belle selon les canons de beauté en vigueur, donc blanche, grande, mince et sans handicap. Des injonctions qui conduisent les femmes à se sentir constamment observées, même quand elles sont seules, et qui affectent leur confiance en elles et leurs capacités intellectuelles. Dans cet univers, les hommes, bien que placés en situation de supériorité, ne sont pas non plus épargnés. Eux aussi subissent les diktats d'une certaine idée de la masculinité martelée à travers des représentations de héros invulnérables qui ne s'encombrent guère de sentiments. Ces images exercent également une influence sur l'idée que les hommes se font de leur corps et de leur rôle en société.



POUR ÊTRE UN HOMME, IL FAUT AVOIR DES COUILLES !

La vision binaire des sexes et du genre reposerait sur une vérité scientifique indiscutable : « Biologiquement, il y a bien deux sexes différents et clairement séparés, les hommes et les femmes. » La certitude scientifique qu'hommes et femmes sont deux catégories biologiquement distinctes repose pourtant sur la norme sociale qui la précède d'une vision binaire du genre, norme qui traverse également les chercheuses à l'origine de ces découvertes et de leur interprétation. A partir de la fin du 19^{ème} siècle et des débuts de l'endocrinologie (la science de la médecine qui étudie les hormones), cette norme sociale de deux sexes distincts a eu des influences considérables sur la manière dont les chercheuses ont interprété leurs découvertes. Aux origines, les hormones ont été catégorisées comme mâles ou femelles selon si elles étaient sécrétées par des organes « mâles » ou « femelles ». Plus tard, la découverte de certains effets « féminisants » des hormones mâles et inversement, des effets « masculinisants » de certaines hormones femelles commence à jeter le trouble sur ces visions simplistes. De même que la découverte du fait que, quel que soit son sexe, tout individu secrète une quantité d'hormones du sexe opposé⁷. Les biologistes, dans leur grande majorité, continueront cependant d'interpréter ces découvertes en se basant sur le modèle binaire des sexes et en disqualifiant les états intersexués comme pathologiques. On estime pourtant la population intersexuée à 1,7% des naissances. Un chiffre certainement sous-estimé étant donné le manque de connaissance à ce sujet. Cette vision binaire exclut donc, de fait, toute une partie de la population qui ne correspond pas à la norme en vigueur⁸ et peut être la source de violences médicales dramatiques pour les personnes concernées¹⁰.

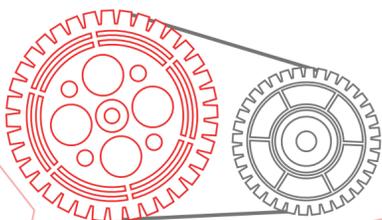
BESOIN DE PLUS D'INFORMATIONS ?



Retrouvez ici la bibliographie et les notes, mais également des rouages complémentaires participant à cette domination.

UNE HISTOIRE D'HOMMES

Raconter une histoire, c'est faire des choix. Dans la grande histoire de l'humanité, ces choix ont souvent été opérés par des hommes au détriment des femmes. Ainsi, les luttes sociales, révolutions, conquêtes, batailles, bien que désignées par des noms féminins, auraient toutes été menées et gagnées par des hommes. Il n'y aurait eu aucune femme sur les barricades. Difficile d'être plus loin de la réalité. Ainsi, on entend peu parler de Corretta Scott King, connue entre autres pour son opposition à la guerre du Vietnam et pas seulement pour son célèbre mari, pas plus qu'on ne cite Winnie Mandela dans le grand livre de l'histoire. Peut-être anecdotique, mais non moins révélateur de la façon dont les découvertes souffrent de stéréotypes de genre, prenons le cas de Lucy. La petite australopithèque a reçu ce doux nom parce qu'étant plus petite elle devait forcément être une femme. Une certitude aujourd'hui mise en question par certain.e.s anthropologues. De même, nous oublions souvent que les guerriers vikings, qui continuent d'alimenter le mythe de la virilité barbare, comptaient pourtant des femmes dans leurs rangs, celles-ci occupant parfois les plus hauts postes de commandement. La liste des femmes oubliées est longue.... L'histoire de la Révolution française ne fait que peu de place à des figures comme Olympe de Gouges, autrice de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne et morte sous le coup de la guillotine pour ses positions militantes. Qui a entendu parlé de Sanité Belair, révolutionnaire et officier de l'armée haïtienne, fusillé en 1802 par l'armée napoléonienne chargée de rétablir l'esclavage ? Qui se souvient de Louise Michel, pourtant l'une des figures majeures de la Commune de Paris et importante militante anarchiste ? Ou d'Alexandra Kollontai, première femme membre d'un gouvernement de l'Histoire ? Ou encore de Harriet Tubman, d'Emma Goldman et de la Mulâtresse Solitude ? Souvent aux premières lignes des grandes luttes sociales, nombreuses sont les femmes qui ont marqué l'histoire. Elles sont pourtant rayées de l'histoire officielle pour faire place à une histoire qui conte la bravoure des hommes. Et cette invisibilisation continue aujourd'hui avec nos contemporains.



« LE MASCULIN L'EMPORTE SUR LE FÉMININ. »

En grammaire française, le masculin l'emporte toujours. Une règle supposément neutre et enseignée comme allant de soi. La langue est pourtant un processus vivant et le reflet de la société qui l'utilise et la construit. L'histoire de la langue française est faite de modifications et d'évolutions, et de plusieurs vagues de masculinisation, fondées sur des raisons politiques et sexistes. La règle du masculin comme neutre, et donc l'emportant sur le féminin, n'a pas toujours été la norme. C'est seulement au 17^{ème} siècle que cette dernière a émergé et a été progressivement imposée comme la norme en vigueur. A l'époque, d'autres règles existaient, comme la « règle de la proximité » qui supposait d'accorder en genre et en nombre avec le nom le plus proche. Le langage façonne les représentations que nous nous faisons du monde. L'utilisation d'une langue fortement dominée par le masculin et qui le pose en référence de toute chose contribue donc à limiter les possibilités d'organisation sociale en les contenant à l'intérieur d'une appréhension du réel encadrée par ces représentations du masculin comme neutre et mesure de toute chose. Aujourd'hui, l'utilisation de l'écriture inclusive revêt une réelle dimension politique, celle de rendre visible le féminin dans la langue, mais également toutes les autres personnes qui ne se reconnaissent ni dans le féminin, ni dans le masculin normés. L'utilisation de néologismes non genrés vise à permettre à toutes ces personnes et ces différentes réalités d'exister réellement dans la langue, et donc dans la société¹¹.

Pensons ici à l'athlète Caster Semenya et les douloureuses péripéties vécues par celle-ci liées aux polémiques autour de son taux de testostérone considéré trop élevé pour concourir dans les catégories féminines. Son histoire éclaire d'ailleurs bien comment discriminations sexistes et racistes peuvent s'entrecroiser pour générer des situations d'oppression spécifiques⁸.



« NE PLEURE PAS, FILS ! », « TIENS TOI BIEN À TABLE, MA FILLE ! »

Dès la plus tendre enfance, nous emmagasignons, compilons, trions les informations que nous transmet notre environnement pour construire notre conception du monde et de la place que nous y occupons. C'est aussi dès la plus tendre enfance que les comportements genrés se construisent. Une construction qui passe par une multitude d'éléments, d'apparence anecdotique s'ils ne sont pas compris comme un tout. Les remarques faites aux petits garçons pour que ceux-ci ne pleurent pas et se montrent forts, alors que celles faites aux petites filles leur prescrivent de bien se tenir à table. Les jouets pour enfants où la dinette est rose et destinée aux filles, alors que les dinosaures et les pirates sont réservés aux garçons. À l'école, où l'imagination des garçons est plus souvent stimulée et les petites filles encouragées à répéter leurs leçons en se tenant bien. Nous projetons ainsi tout un univers sur les enfants qui, à leur tour, l'intègrent pour le reproduire ensuite. Un univers qui veut que les petites filles soient douces et soumises et les petits garçons intrépides et protecteurs. Plus tard, les petits garçons devenus hommes seront plus souvent directeurs. Quant aux petites filles, les injonctions à s'effacer pourront avoir des conséquences sur leur construction en tant que femmes et altérer leur confiance en elles.

« CES ENFANTS SONT LES MIENS ! »

Le patriarcat est l'institutionnalisation de la domination masculine sur les femmes. Pourtant, en disant ça, on ne dit pas tout. La domination s'exerce également sur d'autres corps. Dont certains pour lesquels l'emprise reste largement banalisée. Ceux des enfants, dont le jeune âge, selon ce système de pensée bien ancré, devrait justifier la contrainte exercée par les adultes. Trop jeunes pour savoir ce qui est bon pour eux. Christine Delphy le dit bien : « le statut d'enfant – le statut de « mineur » – est, y compris dans nos sociétés « développées », un statut d'infériorité sociale générale, d'incapacité légale, de subordination, et d'appropriation. On le voit bien dans les cas de divorce, la question est : à qui appartiennent les enfants ? Les enfants sont des propriétés. »¹³ Le patriarcat s'approprie ainsi le corps des femmes, et des enfants. A l'encontre de cette conception de la relation aux enfants comme des corps-propriétés, des philosophes, sociologues et militant.e.s invitent à repenser les rapports entre les enfants et les adultes pour en extraire la domination et la subordination, génératrices de violence. Des violences qui s'inscrivent souvent en miroir des violences faites aux femmes. Les procédures judiciaires pour inceste peuvent être éducatives en la matière. Certains enfants étant contraints de continuer à vivre avec un parent abuseur (des hommes, dans l'écrasante majorité). Leur parole de victime jamais entendue. Et leurs mères condamnées pour avoir voulu défendre leurs enfants, coûte que coûte. Cette domination, à l'instar des autres, se construit dans toutes les sphères de la vie. En famille, où l'autorité des parents sur les enfants peut aller jusqu'à justifier la violence physique au nom de l'éducation. A l'école, où il faut les faire rentrer dans le rang à coups de punition. Les enfants sont ainsi sommés d'obéir et d'accepter docilement la négation ou la mise en sourdine de leurs ressentis et besoins. Les adultes doivent avoir toujours raison. Et si le continuum de la violence commençait aussi ici, dans l'institutionnalisation de la *domination sur les enfants* ?¹⁴

« NOUS SOMMES LES PETITES FILLES DES SORCIÈRES QUE VOUS N'AVEZ PAS PU TUER ! »

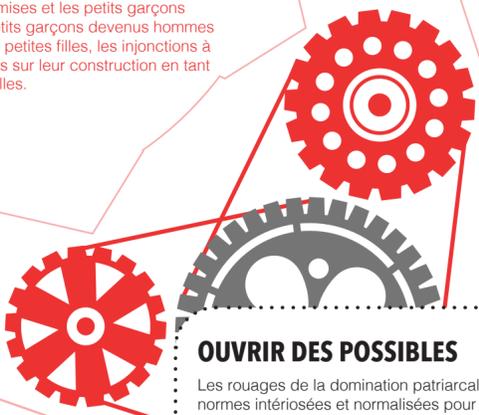
Depuis des siècles, les femmes subissent l'injonction à rentrer dans le rang. Dans les cases imposées par le patriarcat. Partout, il faut chasser les sorcières de la société. A coup de bûchers s'il le faut ! Et s'approprier les corps. Les ventres. En faire les machines à produire des travailleuses. Pour nourrir l'appétit insatiable du capitalisme. La chasse aux sorcières qui a secoué l'Europe aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles est un épisode marquant et particulièrement violent de cette entreprise d'assujettissement et d'appropriation du corps des femmes au service de la machine capitaliste, qui a mené à l'assassinat de milliers de femmes à travers toute l'Europe. Trop longtemps marginalisée par les historiens, cette période d'intense répression à l'égard des femmes s'inscrit dans le mouvement plus large de destruction des communs et d'enclosure ayant marqué les débuts du capitalisme. Mais la chasse aux sorcières ne se limite pas à cet épisode sanglant de l'histoire européenne. L'appropriation du corps des femmes est un enjeu fondamental de toute entreprise de colonisation. Et elle continue aujourd'hui. Sur tous les continents. En Afrique, En Amérique du Sud. Où les grandes vagues de privatisation des terres nécessaires à la généralisation du capitalisme néolibéral mondialiste vont de pair avec une brutale entreprise de répression des femmes et de destruction de leur pouvoir d'agir, une entreprise de destruction face à laquelle les femmes du monde entier, à travers les époques, n'ont cessé de réinventer de nouvelles solidarités, de nouvelles manières de construire du lien, pour (re)trouver leur puissance d'agir¹².

OUVRIRE DES POSSIBLES

Les rouages de la domination patriarcale forment un ensemble cohérent de normes intériorisées et normalisées pour justifier un système de hiérarchisation des personnes emprunt de violences. Dans ce système, l'homme blanc hétérosexuel et économiquement solvable constitue l'archétype du dominant, placé en haut de la chaîne alimentaire, posé en référence universelle. Ce système violent et inégalitaire peut pourtant être détruit. Pierre par pierre certainement. Et d'autres possibles peuvent être rêvés. Graine par graine.

La domination patriarcale trouve l'un de ses fondements dans la conception binaire des sexes et des genres. Une vision extrêmement réductrice qui exclut toute une partie de la population. Les personnes homosexuelles, intersexuées, transgenres, non-binaires, de genre fluide, queer, asexuelles, et certainement bien d'autres qui ne se retrouvent pas dans les conceptions stéréotypées et normées du masculin et du féminin. Ainsi, envisager le genre comme un ensemble de variations sur une même échelle permettrait de rendre compte de la complexité de ces appartenances, laissant à toutes la liberté de construire ses identités et appartenances sociales. Penser et faire vivre une révolution dans le genre né-

cessite aussi de s'opposer aux autres rapports d'oppression, pour ce qu'ils sont et pour les interconnexions qu'ils entretiennent avec le patriarcat. En pensant l'intersectionnalité des oppressions. Grâce à laquelle il est possible de construire un féminisme véritablement révolutionnaire, qui prendrait réellement en compte toutes les personnes qui subissent la violence du patriarcat. Repensons également notre rapport à l'enfance, à l'éducation. La domination y prend déjà racine. Pensons une éducation anti-autoritaire et critique dès le plus jeune âge et acceptons d'apprendre des enfants. Éduquons-nous et nos enfants au consentement, car briser le continuum féminicide, ça commence là ! Remettons du *care*¹⁵ dans tous les aspects de nos vies. Donnons lui enfin ses lettres de noblesse. Construisons le collectivement¹⁶. Qu'il ne soit plus cantonné à un statut ingrat et précarisé dévolu majoritairement aux femmes les moins privilégiées, souvent racisées et migrantes. Il est tellement essentiel à nos vies. Et valorisons les autres qualités stigmatisées au féminin. Jusque dans les milieux militants en lutte contre ces systèmes d'oppression et qui restent pourtant, à l'instar de la société dans laquelle ils prennent place, pollués par ces systèmes de domination. Ouvrons des places à l'expression des émotions, hors de l'injonction à la rationalité froide. Ne soyons pas raisonnables. Vivons, sentons et ressentons l'intuition d'autres possibles. Pour retrouver notre puissance. D'agir. De créer. Pour abattre le patriarcat. Et construire une culture de paix pour toutes et avec toutes.



Logiques de dominations

Dominations logiques ?

La CNAPD est une organisation du mouvement de la paix belge. Son équipe et ses associations membres maintiennent une réflexion constante sur la paix et les conditions de sa réalisation.

Or nous constatons que les conflits sont réglés par la violence dans la majorité des cas, aussi bien dans le cadre de nos relations interpersonnelles, où nous avons tendance à vouloir établir des rapports de domination et régler nos différends par la force plutôt que par la négociation, le dialogue ou la coopération, que dans le cadre des relations internationales, où les interventions militaires sont le plus souvent privilégiées comme outil de résolution des conflits, au détriment des moyens diplomatiques.

Si les violences physiques sont relativement faciles à objectiver par rapport aux violences structurelles ou symboliques et sont par conséquent fréquemment analysées et discutées, il nous est apparu que ces dernières, les violences structurelles et symboliques, imputables aux logiques de domination, étaient en revanche largement absentes des considérations pacifistes.

D'où cet outil, « Logiques de domination », dont l'objectif est de mettre en lumière les dominations sociologiques et les violences qu'elles engendrent en tant qu'obstacles au développement d'une culture de paix durable dans nos sociétés.

En vous souhaitant une lecture enrichissante,

L'équipe de la CNAPD

DOMINATION DE CLASSE

DOMINATION PATRIARCALE

DOMINATION PAR LA RACE

DOMINATION DU NÉO-LIBÉRALISME

DOMINATIONS & SÉCURITÉ

DOMINATION SUR L'ENVIRONNEMENT

PERFECTUS ?



Ce jeu de société vous embarque pour un voyage au cœur des rouages de la domination. Une aventure spatiale pour réinventer nos sociétés. Initiateur de réflexions et débats, « Bienvenue sur Perfectus » questionne les dynamiques qui génèrent violences et inégalités. L'objectif ? Élaborer ensemble une réflexion critique sur d'autres manières de faire société, de créer du lien et de construire ensemble une culture de paix.